Sahara et du Soudan septentrional, ces deux marchés sont en décadence.

Le commerce transsaharien de Tripoli est, dirions-nous volontiers, plus pittoresque que productif. Le départ ou l'arrivée d'une caravane, le déballage des marchandises, le chargement des chameaux, sont des incidents qui saisissent l'attention des voyageurs ; mais, si un pareil trafic peut enrichir des traitants maures ou juifs, des convoyeurs touareg, gens qui se contentent de peu et qui ont l'habitude séculaire de ce genre d'affaires, il ne saurait suffire à attirer sur le pays des convoitises étrangères. Des plumes, dont la valeur a baissé depuis que les autrucheries du Cap font concurrence aux articles du Soudan, un peu d'ivoire, quelques kilogrammes de paillettes d'or, des cornes de gazelle, des gommés, des peaux brutes, un peu de natron, d'encens, de myrrhe, voilà à peu près tout ce qu'apportent les caravanes ; au départ, elles emportent des cotonnades, des armes, de la poudre, du sel, des objets fabriqués, tout cela en faibles quantités. En 1883, M. Lemay, consul général de France à Tripoli, voyait partir chaque année six à huit grandes caravanes de mille à trois mille chameaux. M. de Mathuisieulx, chef d'une mission scientifique récente, n'estime plus qu'à un millier le nombre des chameaux employés au commerce transsaharien.

La ruine de ce trafic transsaharien tient à une cause générale, l'occupation, par les puissances chrétiennes, de toutes les côtes de l'Afrique du Nord et de tout le pourtour du Grand Désert. Dans notre